



# Glissement de territoires. Le square d'en bas plante des désirs... (Hassan Darsi)

Abdelmajid Arrif

## ► To cite this version:

Abdelmajid Arrif. Glissement de territoires. Le square d'en bas plante des désirs... (Hassan Darsi). 2015. hal-04009009

**HAL Id: hal-04009009**

**<https://hal.science/hal-04009009>**

Preprint submitted on 28 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# GLISSEMENT DE TERRITOIRES

*Le square d'en bas  
plante des désirs...*

*Abdelmajid Arrif*



ABDELMAJID ARRIF

## GLISSEMENT DE TERRITOIRES

Le square d'en bas plante  
des désirs...

صغرها تكبار

« Restituer la réalité à une échelle réduite en restant fidèle à cette réalité, à la reproduire fidèlement.

*Je me dis que si cette réalité existe, c'est que les gens ne regardent plus. C'est sûr que les gens ne regardent plus. C'est possible. Il y a une sorte de voile qui fait que les gens ne regardent plus la réalité. Dès lors qu'on ne la regarde plus, comment voulez-vous la transformer ou en faire un terrain de travail ou un terrain de possibles ? Le regard est le propre de l'art. »*

**Hassan Darsi**



Photo : Abdelmajid Arrif

## ***MISE EN BOUCHE***

« Sur une pancarte, au mur, le profil d'un bœuf apparaît comme une carte géographique parcourue par des frontières qui délimitent les zones d'intérêt comestible : elles comprennent l'anatomie entière de l'animal, exclusion faite des cornes et des sabots. C'est une carte de l'habitat humain, non moins que le planisphère du globe terrestre : aussi bien l'une que l'autre sont en somme des protocoles sanctionnant les droits que l'homme s'est attribués, de possession, de partage et de dévoration sans résidus, des continents terrestres comme des lombes du corps animal. »

Itali calvino, Palomar [1983], édition française : 1985.

« En cet empire, l'art de la cartographie fut poussé à une telle perfection que la carte d'une seule province occupait toute une ville et la carte de l'Empire toute une province. Avec le temps, ces cartes démesurées cessèrent de donner satisfaction et les collèges de cartographes levèrent une carte de l'Empire, qui avait le format de l'Empire et qui coïncidait avec lui, point par point. Moins passionnées pour l'étude de la cartographie, les générations suivantes réfléchirent que cette carte dilatée était inutile et, non sans impiété, elles l'abandonnèrent à l'inclémence du soleil et des hivers. Dans les déserts de l'Ouest, subsistent des ruines très abimées de la carte. Des animaux et des mendiants les habitent. Dans tout le pays, il n'y a plus d'autre trace des disciplines géographiques. »

Borges, Jorge Luis, Histoire de l'infamie, histoire de l'éternité [1936], Edition française : 1951.

La Chasse au Snark [1874], édition française : 1971.

« C'est une autre chose que nous avons apprise de votre Nation », dit Mein Herr, « la cartographie. Mais nous l'avons menée beaucoup plus loin que vous. Selon vous, à quelle échelle une carte détaillée est-elle réellement utile ? ». « Environ six pouces pour un mile. » « Six pouces seulement ! » s'exclama Mein Herr. « Nous sommes rapidement parvenus à six yards pour un mile. Et puis est venue l'idée la plus grandiose de toutes. En fait, nous avons réalisé une carte du pays, à l'échelle d'un mile pour un mile ! » « L'avez-vous beaucoup utilisée ? » demandai-je. « Elle n'a jamais été dépliée jusqu'à présent », dit Mein Herr. « Les fermiers ont protesté : ils ont dit qu'elle allait couvrir tout le pays et cacher le soleil ! Aussi nous utilisons maintenant le pays lui-même, comme sa propre carte, et je vous assure que cela convient presque aussi bien. »

Sylvie et Bruno, 1893.

« Vous devriez d'abord chercher un mur en ruine, et étendre soigneusement sur ce mur une pièce de soie blanche. Alors appuyez-vous sur ce mur en ruine, et matin et soir contemplez-le. Quand vous l'aurez regardé assez longtemps à travers la soie, vous verrez sur le mur ruiné des bosses et des méplats dont le tracé sinueux formera parfaitement le dessin d'un paysage. Retenez bien en esprit l'image perçue par vos yeux, alors les bosses formeront les montagnes, les fonds formeront les eaux, les creux formeront les vallées, et les failles les cours d'eau. » Chen Kua (1031-1094)



Photos : Abdelmajid Arrif

## ***RECONNAISSANCE***

**26 mars 2015, Mers Sultan, Casablanca**

Avant de rejoindre Hassan Darsi dans son atelier, je fais le tour de l'établissement Legal Frères & Cie dont la parcelle se confond avec l'îlot cerné par quatre rues. C'est dire l'immensité de ce bâti et son emprise au sol. Le mur fait le tour de l'îlot sans discontinuer et sa hauteur irrégulière laisse entrevoir, par endroits, les pleins et les vides de son intérieur : succession de bâtisses reliées par des cours, j'imagine. Des portes métalliques ou en bois marquent ses différents accès clos sur l'inactivité du lieu.

Rue Alep. Face à l'une des portes qui a l'air d'avoir reçu plus de soin architectural que les autres – donnant accès à ce qui semble être un espace dédié à l'accueil et à l'administration –, je vois quatre silhouettes juchées en équilibre précaire sur un toit d'une hauteur impressionnante de cette ancienne usine de transformation de bois.

Quatre silhouettes, en mouvement de balancier, se précisent à mes yeux qui suivent le bruit des percussions rythmant leurs mouvements. Leurs bras soutiennent, ou peut-être l'inverse, des massues qui s'acharnent sur le mur géant pour désolidariser les pierres qui l'architecturent. Un spectacle ahurissant que soulignent l'inégalité des forces, la différence d'échelle et la disproportion des masses...

Face à de telles bâtisses, à de telles hauteurs... on s'attendrait à voir l'homme recourir à des adju-vants et à des médiations plus percutantes : des engins démolisseurs qui lui permettent de mettre en réserve sa force musculaire et son épreuve physique.

J'entends quatre hommes aux voix ponctuées de rires, et de blagues, presque détachées des mouvements de leurs corps qui continuent à imprimer au mur, en ses ultimes hauteurs, des coups fatals pour démembrer ses assises structurales.

Leur légèreté, une inconscience (?), tranche à la fois avec la masse imposante de ce bâtiment, voué à la finitude, et la dimension dramaturgique de cet événement minuscule dans l'histoire de la ville et dans le cours ordinaire de sa trame urbaine.

Si ce n'est... le télescopage entre cet acte de démolition des Établissements Legal et de leur ombre portée sur la façade de l'immeuble d'en face, côté impair, au 113 rue Mers Sultan. Je vois se matérialiser cette ombre portée dans un face à face que je dessine par le mouvement des yeux dansant entre le bâtiment Legal et le 6<sup>e</sup> étage de l'immeuble qui lui fait face. Ce dernier laisse entre-voir à travers ses fenêtres une plateforme en bois. J'imagine alors le chantier de *La Maquette* des Établissements que Hassan Darsi est en train de réaliser dans son atelier d'artiste, La source du Lion.

Drôle de face à face, drôle de projection en miroirs. J'essaie de capter le dialogue sourd entre un bâti livré à la démolition et son double en chantier de création artistique.

On ne mesure pas assez la facétie du réel, de la vie, et les tours qu'ils nous jouent. Le temps qui passe, les territoires qui se déplacent, les (im)pressions et empreintes qu'ils déposent en nous.

# J'AI REVU NAÎTRE L'ARCHIVE<sup>1</sup>

Je me mis alors à penser au détour que ce bâtiment joue à Hassan. Un bâtiment dont la fiche signalétique marque la rupture d'usage depuis les années 1930. Un bâtiment imposant à la vie courte, construit en 1921 dans l'effervescence économique et urbaine de la ville de Casablanca d'après-guerre.

« Maison fondée en 1921, pour l'importation de bois de toutes essences, avec ateliers de façonnage et de transformation pour la fabrication des parquets, moulures, etc. et des travaux d'ébénisterie de grandes séries.

Une partie des machines de ces ateliers est mise en location, à la disposition de la clientèle. Cette firme qui, grâce à son activité et à son organisation, n'a pas cessé de prospérer depuis sa fondation, est aujourd'hui au capital de quatre millions de francs ; elle compte parmi les plus importantes maisons de bois au Maroc. Les ateliers et chantiers de Mers-Sultan couvrent actuellement plus de 9 000 mètres carrés de superficie, et disposent d'un outillage très moderne.

La nécessité d'avoir constamment un stock répondant aux besoins de la clientèle l'a amené à installer au port même, avenue Pasteur, un deuxième chantier, dont les vues ci-contre donnent un aperçu. Ce chantier, d'une superficie de 10 000 m<sup>2</sup>, couverts, est relié directement à la voie de chemin de fer du port par un embranchement particulier, ce qui lui permet d'importer par bateaux complets, venant directement des centres d'exploitations forestières. Ces importations directes permettent de réduire au minimum les frais généraux et par là même d'obtenir les prix d'achat intéressants.

Nous ne donnerons aucun détail sur l'outillage et l'organisation du travail dans ces ateliers qui, au point de vue modernisme, n'ont rien à envier aux usines les plus réputées de la Métropole. Parmi le personnel important qui occupait cette Maison, l'élément indigène, éduqué, y figure pour 75 %, c'est dire de quelle façon elle a su adapter son organisation aux ressources du pays. Cette utilisation de la main-d'œuvre locale est vivement appréciée des milieux indigènes. »<sup>2</sup>

La documentation et les témoignages sur cette *Maison* sont rares mais existent. L'archive s'invente et une entreprise fait mémoire et histoire malgré elle par l'articulation de son histoire, de ses activités, de ses compétences, de ses hommes et femmes – par-delà les entrepreneurs qui l'ont créée – à l'histoire d'une ville et plus généralement aux mouvements économiques, sociaux, politiques qui façonnent un territoire, des territoires connectés (ville/campagne ; ville/pays ; colonie/métropole ; local/global). La misère des archives synonyme d'amnésie peut-être, mais pas d'oubli. La maquette de Hassan Darsi en est la preuve. Elle relance les Établissements Legal Frères & Cie et les inscrit dans un nouvel horizon de réception, de réécriture de l'histoire et d'invention de lien avec le passé aux sédiments imposants.

« (...) l'histoire de l'entreprise, quelles que soient ses formes, ne recouvre nullement l'étendue de sa mémoire. Une firme industrielle ou commerciale pourrait, à la rigueur, ne jamais écrire son histoire (voire la consigner brièvement sous la forme d'une chronologie), elle aurait toujours une mémoire, constituée par le souvenir implicite ou explicite de son passé, par les grandes lignes de ses politiques stratégiques – qui s'ancrent dans des positions existantes ou conquises –, par des compétences techniques et commerciales, par ses savoir-faire et une expérience matérialisant celles-ci, par une identité enfin. En forçant à peine le trait, les membres d'une entreprise amnésique, venant y travailler le matin, ne sauraient pas le nom de celle-ci, son organisation, ses sites, ses produits en

1. Référence à un texte, *J'ai vu naître l'archive*, écrit et mis en image à propos de la réhabilitation-destruction du quartier Bernard Dubois à Belsune dans le centre historique de Marseille.

[https://www.academia.edu/4221169/Abdelmajid\\_Arrif\\_Jai\\_vu\\_na%C3%A9tre\\_larchive](https://www.academia.edu/4221169/Abdelmajid_Arrif_Jai_vu_na%C3%A9tre_larchive)

2. Société Legal Frères et Cie au Maroc. 1932. Site Web de RolBenzaken.

<http://rolbenzaken.vip-blog.com/vip/article/5764662,16911.Soci%C3%A9t%C3%A9-LEGAL-Fr%C3%A8s-et-Cie-au-Maroc.1932..html>

cours, ses réseaux commerciaux. L'entreprise serait une page blanche, réinventée en permanence. En ce sens, il ne saurait exister d'entreprise « amnésique », comme on a pu l'écrire. Organisation constituée, l'entreprise a toujours une mémoire qui l'accompagne durant toute son existence. Et au-delà... »<sup>3</sup>

Or de tout cela nulle question dans la documentation aujourd'hui disponible. Seuls les noms des entrepreneurs et des architectes sont rappelés. L'Établissement est réduit à une *geste* à la rhétorique modeste qui ne rehausse que la qualité architecturale du bâti requalifiée en termes patrimoniaux.

« Construit en 1932 par les architectes Ziegler et Soulier pour les entrepôts et Pierre Jabin pour les magasins Primarios, l'Entreprise Legal Frères & cie est le témoin d'une époque emblématique de l'activité industrielle de Casablanca. Sa présence dans le paysage urbain est d'une valeur inestimable, et constitue un élément tout à fait représentatif du caractère unique et du raffinement exceptionnel des architectures industrielles de la capitale économique. »<sup>4</sup>

L'injonction patrimoniale, dont la puissance factice s'inscrit dans l'évidence de la qualité intrinsèque du bâti et des bâtisseurs, trouvent, ici, ses limites. Car le patrimoine est d'abord un enjeu politique, social et symbolique d'identification et de références mémorielles et historiques et le processus de patrimonialisation est aussi bien vecteur d'intégration que d'exclusion de mémoires concomitantes, complémentaires ou concurrentes.

Le *raffinement*, l'*exception*, les *valeurs intrinsèques*, l'*emblématique*... ne s'instituent pas mais rencontrent des sensibilités, des intérêts et des volontés de savoirs et de transmission. La preuve en est la démolition de ce bâti censé s'imposer par toutes ces qualités et ces références. Pétitionner, lutter, valoriser... autant d'actes collectifs ou réservés à un groupe donnent à lire la dynamique patrimonial en tant qu'enjeu de lutte entre des intérêts divergents, ceux attachés à la valeur patrimoniale première du lieu (sa valeur immobilière et économique), et ceux sensibles à sa valeur mémorielle, historique, esthétique, paysagère, etc.

La scène est amputée de connaissances, de sources, d'historiographie, de mémoires... mais opère en fable et *narrative* patrimoniale pour le ressourcement.

Comme l'écrit D. Lowenthal dans un article stimulant de provocations de la pensée et des certitudes :

« Le patrimoine utilise des fragments d'histoire et raconte des récits historiques. Mais ces récits et ces traces sont regroupés en fables étrangères à tout examen minutieux. L'héritage est à l'abri des critiques car ce n'est pas de l'érudition mais du catéchisme. L'héritage n'est ni vérifiable ni même une version plausible de notre passé ; c'est une déclaration de foi dans ce passé. »<sup>5</sup>

C'est en cela que la maquette a un intérêt fondamental de par son approche et sa manière de repositionner des « objets » ou des territoires urbains à la bonne échelle et de questionner leur régime de *visibilité* dans l'espace public.

3. Félix Torres, « Histoires et mémoires de l'entreprise », *Communication et organisation*, 7, 1995, mis en ligne le 01 avril 2012, consulté le 09 avril 2015. <http://communicationorganisation.revues.org/1775>

4. Zainabi Mohammed, « Rachid Andaloussi accuse », *L'Observateur du Maroc et d'Afrique*, 27 mars 2015 (journal électronique). <http://lobservateurdumaroc.info/2015/03/27/rachid-andaloussi-accuse/>

5. Lowenthal David, « La fabrication d'un héritage », in Poulot Dominique (éd.), *Patrimoine et modernité*, Edition de L'Harmattan, 1998, p. 110.

<http://rolbenzaken.vip-blog.com/vip/article/5764662,16911.Soci%C3%A9t%C3%A9-LEGAL-Fr%C3%A8s-et-Cie-au-Maroc.1932..html>



Façade avec horloge

Photos : La Source du lion



Façade sans horloge

Le défi que pose la nouvelle situation qui affecte les Établissements Legal Frères & Cie, à savoir la démolition est exemplaire et opportune. Elle ouvre un espace de dialogue entre le visible (le réel) et sa représentation artistique réduite. La majesté imposante du bâti et la recherche sensible et fine de la modestie des matériaux mobilisés pour la maquette créent le décalage nécessaire pour repenser ce bâti à la bonne échelle non seulement territoriale mais aussi sociétale.

L'approche est délicate et est confrontée au risque de transformer la performance artistique en acte mémoriel, en archives alors qu'elle voudrait se saisir du réel pour l'inscrire dans un nouvel horizon de projections. Une promesse de malentendus féconds si l'on s'attache à les débusquer et à réfléchir leur impensé ou les désaccords de leur accord apparent.

#### « La ville me pose des questions :

Focaliser mes actions autour de questions liées à la ville : qu'est-ce qu'être en ville ? Un registre de paradoxes énorme et qui constitue une matière intéressante pour l'observation et l'étude, au décalage, au contournement, à la ruse et à la survie.

(...)

Pour que le regard puisse opérer, il faut qu'il y ait une distance. Le commentaire peut mener à la fusion et la fusion ce n'est pas bon. Il faut maintenir le vis-à-vis ne fut-ce que pour l'indépendance et pour qu'on reste conscient qu'on a en face quelque chose et qu'on travaille dessus.

(...)

Restituer la réalité à une échelle réduite en restant fidèle à cette réalité, à la reproduire fidèlement.

Je me dis que si cette réalité existe, c'est que les gens ne regardent plus. C'est sûr que les gens ne regardent plus. C'est possible. Il y a une sorte de voile qui fait que les gens ne regardent plus la ré-

**Poubelles en PVC noir. Lavabos en faïence blanche. Parpaings gris. Tuiles rouges. Faux-plafond en miettes. Bouteilles de limonade. Cabane de vigile. Utilitaire cabossé C15. Globe terrestre en caoutchouc. Tôles ondulées en polyester. Grillages de fenêtres. Boiseries de tous genres. Poutres, solives et chevrons par milliers. Cailloux et pierres. Arbustes sauvages herbes folles et cadavres d'animaux.**

Inventaire de la zone non couverte  
2015

Document : La Source du lion

alité. Dès lors qu'on ne la regarde plus, comment voulez-vous la transformer ou en faire un terrain de travail ou un terrain de possibles ? Le regard est le propre de l'art. Faire de ces territoires des laboratoires à titre d'exemple dans la ville pour voir opérer d'autres comportements par les artistes mais pas seulement, par la recherche Permettre de parler à petite échelle des questions qui secouent la société. Dessiner un territoire donné et en faire un lieu de travail, d'exploration, un laboratoire. Il ne fallait pas planter de belles choses, mais planter des désirs, des comportements. Ça, ça n'a pas été compris. Mise en abyme de ce qui crée le problème. Créer le décalage pour qu'un nouveau sens surgisse, pour que les choses se règlent. Mais je ne sais pas ce qui fait qu'on n'est pas capable de décaler nos positions de quelques millimètres. C'est terrible ! Traiter les problèmes monstrueux avec une fine pellicule qui ne fait même pas un millimètre. Tout se joue à ce niveau de subtilité. Ce sont de petites choses mais qui sont très efficaces, mais aussi minimalistes. »<sup>6</sup>

Au moment où l'artiste déploie tout son art, non pas pour transfigurer le réel et l'abstraire, mais plutôt pour déployer toute sa sensibilité et son intelligence à rester attentif à ses moindres détails, à ses propriétés matérielles constitutives et à sa reproduction réduite en maquette à l'échelle 1/50, ce même objet s'effrite devant ses yeux, résiste au relever architectural, se réduit en grains de sable.

Au moment où Darsi le refait, il se défait...

Mais Darsi a su lire dans un événement survenu quelques jours avant les prémisses de la destruction programmée. Il poste alors ce billet sur la page Facebook dédiée à son projet Le Square d'en bas :

« Concours d'idées pour la création d'une identité visuelle autour d'un objet et d'un événement.

L'objet : l'Horloge du bâtiment Legal Frères & Cie.

L'événement : Sa très mystérieuse disparition de la façade depuis quelques semaines.

Éléments visuels donnés : deux images, la façade avant et après la disparition de l'horloge.

Vos propositions : dessins, logos, mots, phrases, compositions, typographies... tout élément constitutif d'une identité visuelle.

L'ensemble sera présenté à l'Atelier de la Source du lion en avril prochain. Merci pour toutes vos propositions.

Hassan Darsi (propositions à poster sur la page FB : Le Square d'en bas). »

Son message est d'inviter à l'attention créative autour de ce bâti et non de crier son horreur ou

6. Entretien avec Hassan Darsi, RTBF.be, [DABA](http://www.rtbef.be/culture/dossier/daba/detail_hassan-darsi-un-artiste-dans-la-ville?id=7854668), vendredi 12 octobre 2012 à 10h29.  
[http://www.rtbef.be/culture/dossier/daba/detail\\_hassan-darsi-un-artiste-dans-la-ville?id=7854668](http://www.rtbef.be/culture/dossier/daba/detail_hassan-darsi-un-artiste-dans-la-ville?id=7854668)

de professionnaliser ses lamentations. Une invitation à inventer et à créer une relation sensible au bâti et peut-être un horizon ouvert à s'en saisir pour mieux le connaître, le contextualiser, le documenter et rejoindre de manière collaborative au chantier de l'artiste.

Notons l'ironie du sort : le coup de peinture de rafraichissement de la façade a laissé un trou. Ce souci manifesté pour lutter contre l'empreinte du temps a suspendu le temps en sa béance. Cela me fait penser également au thème du paradoxe et de la dorure très présent dans l'œuvre de Hassan Darsi : *La dorure... une réserve de paradoxes*<sup>7</sup>

L'OMBRE DE L'OMBRE OU JEU D'ÉCHELLES

صغرها تكبار

Quel dialogue souterrain peut-on établir entre le modèle et l'artiste ? La question est d'autant plus intéressante que la démarche de Darsi se veut exagérément réaliste dans la reproduction fidèle du bâti, minutieusement attachée aux détails... Et c'est cette forte attention au détail et à sa représentation en maquette qui est censée, justement, ouvrir l'horizon de l'infidélité, du déplacement du sens et des questions que l'ombre porterait en elle.

Hassan Darsi à travers ses œuvres, inscrites dans l'espace urbain, *Maquette du Parc de l'Hermitage* hier, *Le Square d'en bas* aujourd'hui, prélève des morceaux de ville et de territoire les soustrayant à la routine du quotidien et à l'ordinaire de la ville ; pour les déplacer en atelier et les requalifier en œuvres artistiques. Ainsi, il aiguise le regard porté sur elles et électrise l'attention qu'il sait partager dans le processus même de création-expérimentation et dans l'exposition.

Par ce geste, il relance ses objets territoriaux sédimentés par le temps, par la ruine – souvent marques de négligence et de désappropriation – et par les pratiques habitantes, en chantier de questionnements aux portées culturelles, sociopolitiques discrètes.

Par ses maquettes, il les déterritorialise, les réduit pour mieux les repositionner dans l'espace public du débat et de la création. Déplacement qui se confronte aux conditions politiques, sociales et culturelles de possibilités du débat, de l'échange, de la critique... L'espace public est saisi par l'intimité du regard et le trouble, *trouble photographique*, qu'il opère.

Sa démarche est sensible, attachée à son autonomie sans pré-

7. Entretien avec Hassan Darsi, RTBF.be, DABA, vendredi 12 octobre 2012 à 10h29. [http://www.rtb.be/culture/dossier/daba/detail\\_hassan-darsi-un-artiste-dans-la-ville?id=7854668](http://www.rtb.be/culture/dossier/daba/detail_hassan-darsi-un-artiste-dans-la-ville?id=7854668)



Photo : rolbenzaken

entre le lieu et sa représentation. Il « crée un territoire de proximité et de voisinage entre l'absence, le souvenir, la trace et « la crue modernité de nos jours »<sup>8</sup>.

La maquette indexée au bâti s'en écarte tout en créant le trouble entre la représentation réaliste, la reconstitution apparemment fidèle, le masque de ressemblance, la paresse de l'illustration et l'intention de l'artiste. La maquette de l'architecte est censée donner à rêver le futur projeté et *conclure l'affaire*, la maquette de Darsi projette tout en rappelant le rêve qui s'est désolidarisé de l'existant, du présent !



Photo : Nelly Delpeuch

tention jargonnable et surplombante, se plait à cultiver la conjonction de l'exigence et de la modestie, et prélève en maquette les propriétés d'un territoire pour le restituer à la société artistique et urbaine en questionnements possibles. À celle-ci de les rendre ou non possibles.

L'artiste puise dans le dramatique, dans la laideur banalisée, dans les démissions et les compromissions face à l'exigence de dignité, les ressorts pour inscrire le poétique, par la performance artistique, dans l'horizon des possibles. Une sorte d'éthique politique, entre autonomie du regard et émotion, habite l'œuvre en maquette qui explore l'« intime écho »

*Le square d'en bas* provoque mes souvenirs, m'invite au glissement de terrains entre modèle et représentation, crée un tiers espace de médiation fait de décalages. Elle me réinterroge quant à ma réelle connaissance du lieu, son empreinte mémorielle sur moi, sa trame de relation avec le reste de la ville et avec d'autre bâtis vivant la même dérive. Elle creuse en moi les liens imaginaires qui habitent mon rapport à l'espace urbain, à la sédimentation de ses mémoires, de ses histoires et m'interroge sur les échelles temporelles et territoriales qui constituent la grammaire de mes identifications et de mes appartenances.

Elle ouvre en moi le désir de l'incarner en figures, voix, sueurs et sciures, en humanités précaires des temps coloniaux faits de chefs, de caporal (*kabran*), d'indigènes « instruits » et bien traités, nous dit la légende, en arts de faire, en gestes techniques, en rumeurs, en résistances et servitudes, en injonctions du vivre dans une ville sortie de l'écho de la Première Guerre mondiale et lancée dans les rêves de prospérités inégales, en sorties d'usine, en bleu de travail, en bois voyageant dans les raies de l'Empire...

Telle Arlette Farge, historienne qui habite les archives vives du XVIII<sup>e</sup> siècle, parle de photographies du XX<sup>e</sup> siècle et de leur empreintes sur elle et leur invente une proximité sensible.

« Bien entendu ces photos ne me font pas souvenir d'un siècle que je

Arlette Farge, *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*, Paris, Coll. « Fiction et Cie », Ed. du Seuil, 2000, p. 16.



Photo : Nelly Delpéuch

n'ai pas connu (comment le feraient-elles ?) ni même ne viennent par différence ou ressemblance, l'illustrer. Elles s'imposent, et, en décalé, déclinent ma mémoire, provoquent une émotion qui dit quelque chose de ce qui ne se dit jamais sur l'histoire. Elles me rendent aux souvenirs (impossibles bien entendu) d'une humanité du Siècle des lumières qui s'est posée en fantôme dans mon intelligence et mon imaginaire. »<sup>9</sup>

*Crier au patrimoine*, dans ce cas, n'est qu'un symptôme d'une réduction face à la mort qui guette la vie, une exclusion du monde social et de ses configurations historiques que le bâti aussi prestigieux soit-il ne peut cristalliser. Une lamentation portée, au pire, par des pleureuses professionnelles, un rituel urbain d'un groupe ou d'acteurs de la ville qui font des démolitions des « *moments-mémoires* » et agissent à contrecoups en mémorialistes. Ils produisent peu de connaissance, peu de documentation, peu d'archives – si ce n'est une consommation d'iconographies et de cartes postales héritées de la période coloniale –, peu de recherche scientifique et de production éditoriale. Facebook et les réseaux sociaux semblent adaptés à un tel registre de communication et d'émotion : une photo, une vidéo et un *post* économe de mots, générateurs de commentaires au mieux et de *Like* au pire. Ainsi des proximités se créent, des communautés imaginaires s'inventent pour se reterritorialiser dans des lieux fragmentés de la ville de Casablanca en réseaux d'affinités.

9. Arrif Abdelmajid, « Le mal de (se) dire. Propos d'humeurs ! », *Revue Science and Video*, n° 1, 2008. <http://scienceandvideo.mms.h.univ-aix.fr/numeros/1/Pages/arrif-n1-2008.aspx>

Un *livre-monument* est significatif d'un tel état. Il s'agit du livre remarquable de M. Eleb et de J.-L. Cohen, *Casablanca, Mythes et figures d'une aventure urbaine*<sup>10</sup>. Sa richesse archivistique et iconographique est surinvestie pour accompagner en images, supports commémoratifs et mémoriaux, les objets architecturaux soumis à destruction et à réaffectation d'usage et en biographie des architectes la cartographie de leurs réalisations en leur lieu de faillite et d'effacements.

Ces objets indexés à un geste, à un mouvement et à une signature architecturaux notables, superbement ignorés par le grand nombre, semblent suffire pour les rehausser aux yeux du public spectateur et de les « dorer » de qualités patrimoniales et d'en faire un territoire d'animation. Un argument d'autorité qui exclut plus qu'il n'intègre en invitant à partager une communauté de sens et de connaissance supposée aller de soi. Les *curators* de la chose patrimoniale transforment le bâti et les territoires en non-lieu, en artefact<sup>11</sup>. Une forme de déréalisation du réel est en œuvre faisant du passé et de ses traces les lieux de performances narratives et d'actions affranchies des contraintes de l'histoire, des formes sociales, anthropologiques et politiques d'existence de la ville, de ses territoires et de ses bâtis. C'est aussi un appauvrissement du savoir et du processus de sa fabrique. Il est plus facile de consommer la documentation passée, décontextualisée, que d'en produire de manière renouvelée, cumulative et critique.

Sans oublier la dimension problématique et intéressante qui consiste à intégrer le moment colonial dans l'horizon patrimonial, mémoriel et historique (et historiographique). Car l'essentiel des « moments-mémoires » élus sont issus de cette période. La démarche se clôt sur l'objet et sur ses qualités intrinsèques d'où la prescription du classement et de la sauvegarde s'originent. Il serait plus intéressant de les intégrer dans la situation coloniale et de les articuler à son contexte, à ses territorialités, ses mémoires conflictuelles et plurielles, à réinterroger le *théâtre des différences* que cette période a théorisé, produit et territorialisé<sup>12</sup>.

La scène serait moins amputée, plus riche d'effets de retour du questionnement sur soi et sur le rapport d'altérité hérité et inscrit dans l'espace urbain de la ville de Casablanca.

Face à cette réduction d'échelle du questionnement et des sensibilités, la maquette de par le déplacement qu'elle opère amplifie ces questions et nous invite à l'interroger et à nous interroger sur notre rapport au bâti, à nos mémoires individuelles et collectives, à notre imaginaire social, à notre rapport angoissé au temps, à la ruine et de façon plus politique à nos ruines et à notre dignité de citoyens qui nous sont renvoyés, ici, en miroirs.

## UNE MAQUETTE AUX ÉCLATS GRAPHIQUES...

Autour de la maquette, en cours de réalisation, Hassan Darsi a su créer une chorégraphie d'actions artistiques, autant d'occasions de sortir de l'atelier ou de l'ouvrir aux habitants, aux scolaires et aux artistes invités à se saisir du lieu pour lui inventer une écriture sonore, chorégraphique, filmique, poétique et littéraire.

10. Cohen Jean-Lucien et Monique Eleb, *Casablanca, Mythes et figures d'une aventure urbaine*, Éditions Hazan, Éditions Belvisi, 1998.

11. Lowenthal David, La fabrique d'un héritage, in Poulot Dominique (éd.), *Patrimoine et modernité*, Édition de L'Harmattan, 1998, p. 110.

12. Arrif Abdelmajid, « Le paradoxe de la construction du fait patrimonial en situation coloniale. Le cas du Maroc », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, Vol. 73, n° 73-74, p. 153-166.

# CHANTIER EN COURS/ MARS 2015



Photos : La Source du lion

La maquette et sa petite échelle se conjuguent alors à l'échelle de la ville et au-delà en dépassant le modèle et en élargissant son emprise parcellaire.

Je me mets alors à penser, plaisir d'écriture, au rapprochement possible entre la maquette et ces ouvriers démolisseurs face au mastodonte qu'ils finiront par réduire en poussière.

Bien sûr, il ne s'agit pas de la même réduction, l'une arase le territoire pour lui inventer de la plus-value sonnante et non trébuchante, et l'autre lui invente de nouvelles articulations et embranchements avec des questions du présent et des rêves de dignité.

Mettre l'accent sur les petits riens de nos existences, le peu de nos traces et de nos vies, réhabiliter un bâti, c'est peut-être aussi une voie pour réhabiliter l'homme et la femme ordinaires dans leurs dignité à la bonne échelle. Celle qui conjugue le quotidien aux injonctions du vivre, celle qui transforme l'imprécation, les discours surplombant sur le monde et ses devenir, sans lendemain, en petits actes concrets de libération de servitudes volontaires ou subies.

Mais aujourd'hui, la démolition des Établissement Legal aura des effets retour sur le projet artistique de la maquette. Elle le confronte au piège de l'archive, du mémoriel, du patrimoine. Elle risque d'appauvrir le projet de Maquette en le ramenant à l'exercice classique en architecture de représentation et de projection d'un projet qui se charge de nous dire et de nous donner à rêver l'a-venir avant son avènement.

Telle une archéologie de sauvetage dans l'urgence des traces du passé avant que le futur radieux ne les recouvre de ses réalisations.

La maquette alors deviendrait l'archive amputée du mouvement de création et d'expérimentation qui s'en est saisi. L'artiste deviendrait ingénieur ou artisan reconnu dans ses compétences techniques à reproduire à petite échelle l'objet disparu. Comment l'artiste se situerait alors face à cette nouvelle donne, condamné à être orphelin de la situation de face-à face qu'il entretenait avec son objet. Ou alors le déplacement du déplacement du regard pourrait être encore plus riche de significations, de questionnements et d'effets de retours sur le réel. La question gagnerait en abstraction et se libérerait de l'indexation à un objet représenté pour mieux le déborder.



Photos : Abdelmajid Arrif



Photos : Abdelmajid Arrif



Photos : La Source du lion

Alors, peut-être, la Maquette gagnerait en autonomie et se réaliserait comme prototype, esprit de la démarche de Darsi. Celui-ci pose son regard sur un morceau de ville, un bâti et le travaille au corps de sa physique, de sa ruine, de son esthétique, de ses charges temporelles et sociales pour le transfigurer en lieu problématique, en lieu en dé-placement.

## CE QUI EST LÀ N'EST PLUS !

« Ce qui est là »<sup>13</sup> – manifestation internationale centrée sur la création contemporaine autour de la maquette – est un des lieux de déplacement de perspectives et de questionnements portés individuellement et collectivement par des artistes de différentes disciplines, mobilisant différentes graphies pour dire leur rapport à ce lieu et le performer en gestes créateurs et en rêves de lieux possibles.

Or, « ce qui est là » n'est plus. Après avoir supporté héroïquement les marques de l'usure du temps, de la rupture d'usage, fermé depuis 1932, il reçoit ce 25 mars 2015 les frappes acérées et massues de la destruction annonciatrice d'un projet de relance immobilière de son assise parcellaire.

Le bâti remue, bouge, face à son ombre en atelier d'artiste et s'invite une nouvelle fois au regard de l'artiste.

Il publicise son existence et interpelle les gardiens de la chose patrimoniale, ceux qui font de la faillite et de la défaite du bâti colonial un lieu de mémoire digne d'intérêt et de sauvegarde et espace d'organisation associative et d'actions d'animations urbaines : culturelles, artistiques, architecturales, politiques, professionnelles...

Le mort saisit le vif et l'artiste est interpellé et interpelle de manière économe sans se laisser détourner de son chantier. Je vois presque H. Darsi détourner le regard, tenter de ne pas se faire piéger et capter par les émotions du modèle pour mieux se concentrer sur sa création et sauvegarder précieusement son autonomie ; se prémunir contre le bruit.

13. Référence au titre de la manifestation internationale organisée par MASNAÂ (Casablanca 17-25 avril) : « manifestation internationale centrée sur la création contemporaine à Casablanca, est le fruit d'une collaboration entre trois structures artistiques, L'école de littérature, La Source du Lion et L'espace Darja. Cette 3<sup>e</sup> édition prend comme source d'inspiration les anciens entrepôts et magasins Legal Frères & Cie, situés en plein cœur d'un quartier historique de la ville et fait de ce lieu à l'abandon et interdit d'accès, tout à la fois un emblème, une plateforme de création et un espace de projection. De janvier à mai 2015, les trois structures mettent au point un programme commun (ce qui est là) autour de ce lieu : résidences, ateliers, rencontres, performances et invitent des écrivains, des artistes et le public à l'investir, le dessiner, le rêver et écrire une nouvelle page de son histoire ». <http://cequiestla.tumblr.com/post/114006343952/masnaa-manifestation-internationale-centree-sur-la>

Quelques photos témoignant de la destruction, postées sur une page Facebook, provoquent des *Like*, degré zéro de la pensée qui ne permet même pas le binaire : oui/non, et des commentaires qui commencent à verbaliser le rapport au legs colonial et à sa possible qualification patrimoniale et, en creux, à verbaliser les échelles territoriales et temporelles de référence et d'appartenance des interlocuteurs. Ce que nous sommes ou pas, les témoins dignes ou non à nous dire...

Le miroir réflexif commence à agir en petit cercle d'une « communauté » affiliée au fil d'informations de la page Facebook de Casamémoire. Aucune modération, aucune éditorialisation, aucun partage de connaissances ou de documentation. L'invective, le commentaire brut, la disqualification, la polémique... pour ressort d'expressivité de l'échange et l'évidence de l'allant de soi pour argument. Cette matière est riche en émotion révélatrice de nœuds en attente d'espaces collectifs d'exercice de débat, de réflexion, de ressourcements et d'articulations à dénouer.

Face à la pauvreté de la documentation et de la connaissance du lieu, les Établissements Legal & Frères, on agite des questions lourdes d'enjeux irrésolus, des mots minés de sens et de malentendus : monumentalité, temps coloniaux, patrimoine, référents identitaires, dialogue entre expatriés et Marocains autour de la chose patrimoniale, responsabilité politique...

Quelques journaux se sont saisi de la chose et un communiqué autorisé et expert a été publié. On réalise alors que les Établissements Legal Frères (Charles et Ernest) font l'objet d'inscription au patrimoine national.

C'est ce que j'apprends en lisant le communiqué de Rachid Andaloussi, président de l'Association Casamémoire :

« Sa présence dans le paysage urbain est d'une valeur inestimable, et constitue un élément tout à fait représentatif du caractère unique et du raffinement exceptionnel des architectures industrielles de la capitale économique. C'est à ce titre que l'association a proposé, il y a plus de trois ans, son inscription au patrimoine national. Le bâtiment a été accepté le 22/01/2013 par la Direction du Patrimoine Culturel en tant que Monument Historique National à inscrire dans le bulletin officiel. De plus, lors de la Commission Patrimoine qui s'est tenue le 27 février 2015 à la Préfecture d'Anfa, il a été précisé que l'établissement était en cours d'inscription. À cette occasion, la position de l'inspection des monuments historiques ainsi que celle de Casamémoire étaient claires : avis défavorable à toute modification ou démolition du site. »<sup>14</sup>

On apprend également que la démolition n'a pas reçu d'autorisation et qu'elle pose des problèmes de droit. Autre déplacement non négligeable que la maquette opère.

Finalement, l'écho de l'émotion est réduit et se limite à quelques réactions dans les réseaux sociaux redoublant la confusion et le bruit autour d'un bâti méconnu et sous documenté.

Voici une capture d'échanges autour de cet événement sur une page Facebook qui rend compte partiellement du conflit d'usage et d'appropriation patrimoniale autour de cet établissement. En tout cas, elle rend compte du débordement de la Maquette qui opère une autre forme de liaison entre les *Établissements Legal Frères & Cie*, *Le Square d'en bas* et les *Casablancais (disons certains Casablancais)*.

14. Zainabi Mohammed, « Rachid Andaloussi accuse », *L'Observateur du Maroc et d'Afrique*, 27 mars 2015 (journal électronique). <http://lobservateurdumaroc.info/2015/03/27/rachid-andaloussi-accuse/>



Widadi (fan du club du widad casablancais)  
« Voici ce qui va vous arriver : on vous démolira.  
Aujourd'hui, on a détruit un des symboles de la corruption dans ce pays »  
Le message et sa vidéo visent l'équipe casablancaise du Raja. Message posté sur Facebook avant le match-derby qui oppose les deux équipes.



[Florence Renault-darsi](#)

28 mars, 11:48

**Bâtiment Legal, Frères et Cie/Primarios : toujours en cours de démolition...**

J'aime · Commenter · Partager

14 personnes aiment ça.



**A. G.** : demollisseurs d'oeuvres d'arts

28 mars, 14:02 · J'aime



**C. C.** : C est scandaleux. Une bande d abrutis et de pillard fait ce qu'elle veut de la ville sans que personne ne bouge



**I. H.** : À vous lire j'ai l'impression de lire Tintin au Congo. Le temps des colonies est révolu messieurs. Défendre l'architecture je veux bien, mais il faut connaître de quoi il s'agit



**Ch. G.** : Nous savons de quoi nous parlons! Le patrimoine architectural d'une ville appartient à cette ville! Quelque soit la date de construction! Il s'inscrit dans l'histoire et la mémoire!



**Ph. R.** : Sauf que l'Architecture industrielle c'est «Tendance», surtout de cette époque, il n'y a qu'au Maroc qu'on a pas encore compris !?



**N. F.** : n'oubliez pas que feu Mohamed V a fait aussi venir des étrangers pour la construction de Casablanca, vous préférez peut-être les mochetés qui se font de nos jours



**A. Z.** : Désolé Nadia ! Mais rien n'est gratuit...on en paie encore...mes respects



**A. Z.** : On parle de patrimoine comme si c'est quelque chose de sacré...qu'on détruit tout ce qui n'est plus utile...on veut voir Casablanca avec un nouveau look



**M. Ch.** : J'invite ceux qui se posent des questions sur la problématique du patrimoine à participer aux journées du patrimoine du 15 au 22 avril et plus particulièrement à Adam Yasser.



**A. Z.** : J'aurais bien voulu mais je suis à des milliers de kilomètres



**M. Ch.** : Ceci explique cela.



**K. Ch.** ... : Vous en parlez comme si ils étaient entrain de toucher aux pyramides d'Égypte ... il ne faut pas exagérer tout de même ... arrêtez de vouloir tout momifier, à la longue ça devient absurde ... La sauvegarde d'un bâtiment ne peut se faire que si y a un vrai intérêt historique ou un intérêt architectural derrière fort ... Pas un entrepôt tout de même ... Et puis ... ça me rappelle exactement l'artiste qui a exposé des «chiottes» au musée, ... ça ne fait tout de même pas des chiottes une oeuvre d'art ...

(...)

Ces échanges sont très intéressants de par la vivacité, la tension, la polémique, la « spontanéité »... qui les caractérisent. Le manque de consensus qui électrise ces échanges dit quelque chose sur l'identité marocaine indécise même si elle se rassure de références religieuses, culturelles, historiques monumentalisées. L'échelle surdimensionnée – jusqu'au point de rupture : essentialisme et a-historicité – à laquelle l'identité est indexée construit une forme de monumentalité que les événements, ici le projet de destruction d'un Établissement industriel et leur effraction dans l'espace public, peut fragiliser.

On perçoit alors la pertinence, voire la ruse, de la petite échelle de la Maquette du Square d'en bas. Elle arrive à provoquer le cheminement à l'envers en amplifiant les décalages et les failles de la grande échelle ; elle inscrit la faille au lieu de nos grandiloquences ; elle déplace les certitudes et les rationalités rationalisantes en ce point critique que Hassan Darsi se plaît à qualifier de « zone d'incertitude <sup>15</sup> ».

Notons la malice économe de mots de La Source du lion qui se limite à poster sur Facebook des informations relevant du constat médicolegal dans une morgue et s'efface pour retourner au chantier de la maquette et laisser le commentaire agir en ébullition.

La petite échelle, aidée en cela par le bâti et ses balafres, a réussi en cours de chantier à s'inscrire à l'échelle de la ville à soulever des questions importantes indépendamment de la qualité de l'intelligence de situation qui s'en saisit : patrimoine, monumentalité, objets dignes ou indignes à nous dire et à performer nos identités ; mémoires ; mémoire coloniale ; spéculations immobilières ; dessein urbain ; citoyenneté urbaine ; traces et créations nouvelles...

Autant d'enjeux du dire, du faire et du projeter... que l'artiste n'a pas la prétention de résoudre mais juste d'aider à nouer et à dénouer. Hassan Darsi est conscient des risques qu'il encoure à s'exposer en estrade, à intervenir dans l'espace public en y déposant œuvres et créations – aucune légitimité à ses yeux ne lui octroie ce droit ou passe-droit – et à jouer l'expert. Sa proposition n'est nullement la matérialité de l'œuvre en soi, mais la beauté du regard qu'elle peut provoquer et l'invite au retour au réel débarrassé de ses écrans et voiles.

Darsi se taille son territoire pour en faire l'espace d'un prototype, d'un exercice de liberté et d'autonomie pour réfléchir la cité, y poser un regard politique pétri de sensible, de modestie loin du bruit des gros mots, des grandes intentions, du lexique expert ou disciplinaire importé qui fait intelligence et permet de se connecter à ce qui se fait, se dit et se pense en Occident, recyclé grâce à l'aide d'institutions culturelles et diplomatiques. Ce qui permet de s'inscrire dans les réseaux transnationaux de la création et de l'expertise et de mieux négocier l'ancrage dans la pauvreté et la misère culturelle locale.

Se payer des rêves avec de la fausse monnaie, disait Marcel Mauss <sup>16</sup>, se raconter des histoires dans un espace urbain et dans une configuration sociale fragmentée, striées de frontières visibles et invisibles.

15. Hassan DARSI, *Zone d'incertitude*, 2014, Vidéo HD 16/9, 10 minutes. <https://vimeo.com/110143081>

« Un homme peint. La frêle corniche qui abrite ses pas est à une vingtaine de mètres du sol... En bas, la rue, la circulation, le cœur historique de Casablanca... Il peint un bâtiment abandonné et en ruine, fleuron déchu de l'économie française au Maroc, à l'époque du protectorat, devenu propriété royale à l'indépendance. Une action vaine qui souligne les paradoxes socio-économiques du Maroc... Un geste exagérément ralenti, comme suspendu dans l'espace et le temps, qui interroge la légitimité de nos actes en même temps qu'il crée une Zone d'incertitude dans laquelle la réalité pourrait devenir fiction. » (La Source du lion).

16. « La société se paie toujours elle-même de la fausse monnaie de son rêve ». Mauss, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1966.

L'insertion de l'artiste marocain dans des réseaux transnationaux de création - dans lesquels il peut briser sa solitude, dialoguer et se brancher au monde - sont importants. Mais son ancrage sociétal, territorial, terreau sensible de son inspiration et de ses engagements, sont porteurs de frustrations, d'incompréhensions, de déphasages, d'écarts criant de violence et de malentendus, voire de mépris de soi.

S'il peut s'inventer et bénéficier d'insularités dans la ville, redoublant sa configuration fragmentaire, de recevoir les honneurs et quelques reconnaissances et subsides, il reste orphelin en tant que créateur, sous-développé parmi les sous-développés mais doté du capital que procure le langage et le lexique de la globalisation. Il peut nourrir les exotismes, la consommation de l'autre, l'expression des générosités octroyées, des scènes où se joue la puissance symbolique d'un ordre qui se permet de convoquer et de se payer de valeurs de cosmopolitisme, de tolérance, de dialogue des cultures... en temps troublées. Un « local » mondialisé et non mondialisant !

L'artiste en habit de *glocal* devient un miroir rassurant pour l'Occident où il reconnaît, partage ses mêmes valeurs, vocabulaires, modes et grammaires face aux barbares, ceux avec qui le dialogue est difficile et prend les voix du baroud ciblé.

## DU RÊVE...

« Je faisais une maquette avec du sable et mes pieds étaient sur une autre maquette en sable et je devais faire attention de ne pas la faire crouler ».

C'est ainsi que Hassan Darsi me relate le rêve qui l'a traversé la nuit dernière. Zone d'incertitude, vous-dis-je !

Darsi aime à dire que ses réalisations relèvent du chantier et du prototype et non de la logique de la trace. C'est le mouvement qu'elles impulsent, les territoires d'échange, de collaboration, de participation et de socialisation de l'art qui comptent à ses yeux.

J'ai eu la chance d'habiter quelques jours son chantier de maquette, d'y croiser des passants, des amis, de lier langue avec l'équipe de jeunes artistes qui l'accompagne. J'ai partagé avec eux le sel et le pain et assisté à leurs échanges, délibérations autour de la maquette, ratures et reprises, tour de main et imagination, mots et imaginaires (*l'ayba*), j'ai pris un plaisir angoissé à laisser quelques empreintes sur la maquette, vu Meryem Jazouli exécuter une chorégraphie facétieuse sur le toit de la maquette... Un espace-temps composite sédimenté de sociabilités fraternelles, un ordinaire exceptionnel, j'ose le mot..., d'humanité.

Le chantier, lieu de création et de vie, est aussi un territoire d'émotion et d'amitiés. On passe et on appose son empreinte sur la maquette, désinhibé par l'invite de Hassan. On est loin de la sacralisation de l'œuvre jaillissante dans la solitude tourmentée de l'artiste. Le chantier crée des embranchements avec d'autres événements qu'il suscite et qu'il accueille en son sein. Donner un cours à des lycéens sur le thème *Écrire la ville*, dialoguer avec l'artiste et en garder trace pour une publication future, faire séminaire dans un coin à l'ombre de la maquette en guise de pause de chantier... Chaque passage est événement de paroles et d'actes que le processus créatif impulse. Hassan, offi-

çant discret, n’impose nullement sa présence ni son point de vue. Son visage grave de bonheur, sa voix douce et ferme est hésitante d’incertitude affirmée.

Le chantier a su ainsi habiter l’atelier et, par son intelligence sensible, s’affranchir des murs pour propager à l’échelle de la ville et de ses multiples espaces de publicisation les questions et émotions que la maquette porte en gestation.

C’est en cela que l’œuvre de Darsi est ouverte et échappe à l’exposition et à l’accrochage. Sa matérialité déborde le cadre. Celui-ci est en nous et n’a de limites que celles que notre réception et notre imagination poétique et sociale lui inventent.

« Bonjour Abdelmajid,  
Alors voici en vrac.  
Tout est parti de mon souhait d’entamer un nouveau projet de fabrication de maquette, celle du bâtiment en face de l’atelier, «les établissements Legal frères & Cie».  
Ce projet s’intitule « Le Square d’en bas», nous sommes à l’étage n°6, il y a le bâtiment et il y a la vue, ou «le point de vue».  
Masnaa et l’espace darja de danse (mes voisins de palier) se sont greffés sur ce projet, pour l’enrichir par d’autres médiums, danses, performances, musiques, rencontres, etc. Tant de formes et tant de récits à construire parallèlement à la construction de la maquette de ce bâtiment dans son état existant.  
Il y aurait donc déjà la maquette finie pour fin avril, moment dense puisque David l’enrichit et le rehausse par une programmation Masnaa, de même pour Meryem Jazouli «Darja», Maryem qui conduit d’ors et déjà un projet avec des danseurs en résidence qui interviennent par une danse, un geste sur les murs extérieurs du bâtiment, tout est documenté et un film sera bricolé à partir de ces documents filmés, c’est un exemple.  
Il y a donc en partage : un point de vue physique sur ce bâtiment et il y a le «des» points de vue sur la ville, ses perspectives et son histoire, sa modernité, sa beauté et sa laideur, ses odeurs...et nos rêves. Et il y a la démarche de chaque intervenant et la multiplicité des médiums qui seront engagés et qui, j’espère, comme des calques, par juxtaposition et par transparence produiront autre chose qu’une addition, et ça, on en reparlera fin avril.  
Voilà mon ami, c’est juste mon sentiment de ce projet, et tout reste à façonner avec toi et avec les autres participants.  
Je t’embrasse. N’hésite pas à m’embêter un peu plus. <sup>17</sup>»

... ***AU CAUCHEMAR EN GUISE D’ÉPILOGUE***

Suite aux interventions ciblées et minimalistes de Darsi et de Florence Renault-Darsi pour alerter sur la démolition des Établissements Légal, un *moqadem*, agent d’autorité d’arrondissement, se rend à l’atelier La Source du Lion.

Il a dû lire les articles parus depuis parlant notamment du « chantier » de la Maquette. Qui dit chantier, dit autorisation de travaux !

Le *moqaddem* – tout naturellement ! – demande à Darsi de lui présenter l’autorisation du chantier qu’il mène, alors qu’on apprend que l’acte démolisseur n’en a pas reçu et s’est fait pendant la nuit d’un samedi au nez et à la barbe des autorités.

17. Courier électronique de Darsi reçu le 06/01/2015.

Je pense alors à ce mot turc *gecekondu* <sup>18</sup> et à la facétie du réel par trop fictionnel !

Chapeau l’artiste !

18. « Du turc gece (nuit) et konmak (se poser), un gecekondu, mot à mot « il s’est posé cette nuit », désigne en Turquie une habitation construite sans permis de construire ou, par extension, un quartier entier composé de ce type d’habitation, un bidonville. Une partie non négligeable de la ville d’Istanbul aurait ainsi été construite sans permis. », Wikipedia, Gecekondu. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gecekondu>